

La paupérisation de l'art

Samedi 3 juin 16h30

Espace Je & Nous Campement Urbain

La force de l'art Grand Palais

Organisé par **paris-art.com** (Audrey Norcia et André Rouillé) avec :

Arnaud Claass, artiste et professeur l'ENP d'Arles.

Eric Corne, artiste et commissaire d'exposition.

Alix Delmas, artiste.

Eric Genissel, représentant de l'association Ars Longa.

Germana Jaulin, responsable arts visuels à la Fondation Evens.

Thierry Mouillé, artiste.

Bruno Mathon, artiste et critique d'art, Peinture fraîche, France Culture.

Mathieu Marguerin, responsable Arts visuels et numériques. Mains d'œuvres.

Rebondissant sur la question du dedans et du dehors posée lors du débat précédent, André Rouillé a introduit les échanges en se demandant «comment agir à l'intérieur à partir d'une pensée du dehors», encore une question d'infiltration somme toute.

Le titre pompeux de l'exposition cache mal, selon lui, une situation de paupérisation de l'art contemporain en France.

A l'écoute de ces acteurs du monde de l'art contemporain, se dessinent plusieurs types de problèmes.

D'un point de vue économique, premier point abordé, on assiste à un manque de reconnaissance certain de l'influence de l'art contemporain et des valeurs symboliques dans le monde économique et notamment dans celui de la publicité, ainsi Mathieu Marguerin propose d'instituer une taxe sur la publicité qui servirait à rétribuer la culture en général et les artistes en particulier.

En corrélation avec le désengagement de l'État, est abordée la question du mécénat.

Celui-ci souffre manifestement d'un manque d'information quant aux possibilités offertes par la loi aux entreprises, l'ignorance étant entretenue par les principaux relais d'opinion. Serge Malik, présent dans la salle et ayant organisé un débat sur le Mécénat quelques jours auparavant au Sénat, rappelle que, dans le système du mécénat français, le financeur reste (indirectement) l'État tandis que l'initiative des projets est laissée au privé.

Thierry Mouillé voudrait engager une réflexion au-delà du monde de l'art et fait remarquer que les universités et la recherche subissent une paupérisation dramatique qui n'est pas sans influence sur l'art. Les

différents intervenants sont tous d'accord pour faire remarquer le manque d'intérêt des Français pour la recherche contemporaine.

Conférer sa propre économie au monde de l'art contemporain, à l'instar des arts dits vivants, serait un premier pas vers une vraie reconnaissance pour Mathieu Marguerin. Mais pour cela, il faudrait une réelle volonté d'ouverture.

Eric Corne émet de sérieux doutes sur le désir d'ouverture de certaines de nos institutions politiques.

Ce manque de désir est aussi pointé par Alix Delmas : un déficit d'écoute et d'ouverture qui reflète l'état actuel de la société, une impossibilité de travailler avec l'inconnu.

Le «virus de l'impossible» comme le nomme André Rouillé est devenu prégnant.

Les manques dans l'éducation s'avèrent criants et on signale à nouveau un glissement de la notion de savoir vers celle de compétence.

Acquiesçant aux déficits en matière d'éducation, Arnaud Claass, évoquant Adorno, dénonce un changement de la place de l'art lié à l'apparition des industries culturelles.

La communication a envahi toute la société. Pour Eric Corne toute chose est «et de la communication», un ministre de la culture «et de...», un parti socialiste «et de...», la force de l'art «et de...». L'art n'est pas de la communication mais une promesse et un tremblement pour le futur. De même ce devrait l'être pour la politique.

D'autres transmissions sont pourtant possibles et il est temps «d'arrêter de penser que la création contemporaine ne peut pas être comprise par les personnes qui auraient manqué les épisodes précédents! Il y a dans toute œuvre, toutes les œuvres, une promesse compréhensible pour tous, le sensible élabore des raccourcis de sens. Ce n'est pas une ligne droite, c'est une divagation et cette divagation irrigue des territoires inconnus».

Dans l'inconnu, certains voient le danger et donc la peur, mais il est toujours possible avec l'expérimentation, ainsi que le note Alix Delmas, de faire adhérer les gens à l'écart de l'art contemporain.

Que faire pour remédier à cette situation ?

Bruno Mathon fait remarquer que, pour les tenants de l'économisme libéral, le "marché" devrait absorber et résoudre les problèmes de l'artiste qui deviendrait une sorte de petit entrepreneur de lui-même. Malheureusement, ledit "marché de l'art" n'est (en France) absolument pas organisé. Si le commerce de l'art est la seule ressource des artistes, n'y aurait-il pas à produire une réflexion sur l'organisation d'une profession que le moindre coup de vent boursier met sur la paille? Dans

une optique où entrent en jeu l'information, la création d'événements, la recherche de financement, et le désir de défendre les œuvres. Cela demande une générosité entre artistes qui s'estiment.

Bruno Mathon insiste sur l'idée d'une défense de l'art et des artistes d'un nouveau genre; non plus idéologique, mais dans l'élan et la réflexion en vue de construire à partir des données présentes, une nouvelle "situation" de l'artiste dans la société.

En produisant des propositions qui puissent alerter ceux qui sont conscients de l'importance de la création et de la culture.

Arnaud Claass parle de «rapport au grand homme», un fort lien de paternité entre

l'art et l'État qui nuit fortement à sa reconnaissance populaire et à son développement. A l'image de l'exposition «La Force de l'art», fragmentation destructrice de sens et de lisibilité, la force n'est à l'œuvre que pour préserver certains pouvoirs.

Eric Corne note alors qu'il est regrettable de constater que dans cette exposition, les artistes n'ont même pas été mentionnés sur le carton d'invitation. Fait révélateur et symptomatique que les artistes sont devenus les prolétaires et les travailleurs de l'art contemporain dans un pays de classes et de castes avec pouvoir pyramidal incapable d'élaborer des espaces de négociation. Dépossédé d'une réelle efficacité aux niveaux institutionnels, politiques et économiques, les artistes occupent la basse caste. Mais ce qu'il ne faut pas oublier c'est qu'aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, les images continuent à inquiéter et ces incompréhensions des institutions politiques et culturelles face aux artistes, traduisent leurs inquiétudes face aux images et à leurs origines.

La place et l'influence des intellectuels ne doit pas être oubliée selon André Rouillé : bien peu se révèlent être d'un grand soutien à l'art contemporain. On pourrait même dire que certains d'entre eux s'évertuent à le démolir.

Doit-on nécessairement passer par une starisation des artistes, comme le suggère l'analyse d'Arnaud Claass, concernant la situation à l'étranger, pour ouvrir l'art contemporain à la société civile ?

Il est en tout cas nécessaire pour les artistes de trouver un moyen de se fédérer et Bruno Mathon insiste à nouveau sur le déficit de voix collective.

Tout le monde est conscient des difficultés de ce milieu à défendre des intérêts communs. Il est dommage, pour une personne du public, que la maison des artistes, seule structure nationale, ne puisse assumer autre chose qu'un rôle purement administratif.

Un outil, à cet effet ?

André Rouillé propose de mettre à disposition un espace sur paris-art.com dédié à ces problèmes spécifiques, à suivre...

La séance se termine par la proposition de Sylvie Blocher de présenter un candidat (un artiste) aux prochaines élections présidentielles pour amener un peu de débat dans ce paysage monolithique ! Eric Corne est plébiscité par les gens présents.
A suivre (bis)...